

TRANSITION : DISSECTION

(9 LETTRES D'HIVER À NÎMES)

1

sur des chemins elle a été de leur atteindre

soudain atteinte, très petite boule pendait chaud
elle roulait lent, et long, OBLIQUEMENT
ELLE S'EN ALLAIT,
et tel, sans moindre le soupçon
attirait une queue

et des chemins a été faite.
de rose était, flexible
au point qu'à peine je ne la vois, mais

je la sens d'autant plus fort
abeille
qui dans sa jupe
de gaze bourdonne dans mon oeil

◊

2

DE

miel poussent ses doigts.

ce qui léger, et tout à fait limpide,
qui tombe à l'intérieur
 autour, et qui est à saisir, l'air,
 les font
 à sucres,
 à lacets ils nouent
 qui dans mes bras
farfouillent, et quelqu'un suce si tendrement
une bouche sur de blancs morceaux
d'étoffe.

 là rebondissent de ma colline
 ses fines
 jambes d'araignée,
le jus de lait qu'elles grattent de mon tablier et tirent vers elles.
 que tel n'est pas un jeu,
 mais sans sourire
et inflexible
 sa gravité légère à grandir



3

tu es poisson qui vole, quels
drôles de cercles tournes de ces bras
toi engin barbotant ! tu fauches sur
des membranes tendres, sautille

le coton

à blanc terrain à HAUTEUR DE TES HANCHES,

ICI TU HABITES

AVEC UN SAUCISSON.

inspectes ceci si douce toupie
et ailes, sans aucun doute,
je vois
sortir de tes bras

tapant si énergiquement tu t'appuies de pieds.
que tu les cries en l'air,

tu y dessines des chemins
et tout ton monde bascule
sur le pré d'étoffe, plus bas aussi, du
tapis
tu fais rougir les joues.

que tu m'entraînes vers un intérieur, que je suis avec toi dans tes pieds.



4

tu ne le sais, tu ne dois pas savoir ceci mais tu
nous fais tout juste passer.
plus pâle est celle qui de côté
NOIRE TRANSLUCIDE
se met à luire.

pue de toutes part côté,
un pneu qui sur ma langue déroule son goudron
que je ne peux avaler.
avons-nous basculé ?
ne sais moi-même pas
comment tel
pouvait se faire roulé-boulé
au-delà de la marque



5

toi boule, tes jambes repliées

habitent
contre mes seins.

cache mais alors bosse,
ce tout petit veut s'asseoir haut, et contre,
une botte de genoux que je ne
sens puisqu'ils ne sont pas encore

pas de rotules boule,

à boulette sous ma nuque croît, à pélican,
je suis munie d'un bec, à
boule tu fais et à ta tête de balle tu regardes
à contre-jour
tout contre moi.

au-delà mon épaule habite un petit bec
donne coup de bec sur moi.

au bord de moi tu pends,
lorsque tes bleus tes verts en yeux
en lointain qui nous bordent

larges ouverts
maisonnent dans ce grand urbain cette feuille de noisetier



le matin je t'attrapais
telle que tu sautillais
par porte entrebâillée,
sur ma poussée de ta porte
s'éclaircissait tout large ton sourire comme seul un nourrisson.
et autour de ta tête qui en arrière
rebondissait
et incessante rebondissait,
couleur inexplicable
en abondance se trouvait dans la chambre.
or je ne savais la saisir, mais
pouvais tout de même l'entreposer
en ce à quoi je veux donner couleur



1

ta chambre, où je te trouve sous ton capuchon,
ici tu habites, tu le sais bien car tu ris
comme si j'étais complice,
incessamment tu vrombis en arrière, et
tu ris

2

poitrine bombée, à amidon corps faucillon,
sur ton étrave et étambot ton aller
et retour, puis aller et retour,
l'écho de tes cordes roucoulantes me frappe la bouche
bée, et toi aussi tu
peux à peine le croire, c'est pourquoi à chaque fois
tu redémarres dans ta maison en pente

3

sur terre douce tu rodes ta voix basse et ton toit jaune
miroite droit dans l'espace, à côté de ce monstre
rouge tu fais sauter tes cris en spirale comme fusée
en hauteur,
ce que tu es,
ce avec quoi tu coïncides souffle en verticale

4

si j'ose, si petit moment,
hors visière, alors tu te fais vermisseau
– OEIL TOUTE ENTIÈRE –
entre les barreaux de bois où tu conduis le matin à poisson,
et tu m'exhortes, à percussion tu mets
sous coupole de petites cathédrales,

les laisses éclater,
chaque jour tu crois une tour plus haute
contre les murs de cette maison,
c'est dans ta chambre,
où le terrain
le jettes en l'air et le déplaces



1

tu nages ton carré que seule
tu tournes à moulin, les chevaux sautent dans
ton petit corps
au travers de leurs anses, l'orgueil
des crinières dans tes fesses et leur queue, dont tu connais
les poils et que tu tires
vers le bas aussitôt que tu peux –

où tu pends. tu es née à mes cheveux,
ne sais-je ce qui croîtra sur ta petite tête.
ceci est si bizarre, et ce pendant
que sous ton battement sauvage tu frappes les jambes
à fraîche et à coton une blanche eau
sous un ciel jaune

tête au matin, rien que cette tête
qui tourne dans ma main si pétillante.
au-dessus de la porte bleue tu es
à une heure
matinale à l'affût,
à phraser toute une langue, et dans ta bouche – de parole
gargouillante, des points d'exclamation en abondance,

il y a tant qui tourne, rectangulaire
boîte est cette figure, le petit
corps sur ton visage
en vient à
mouvement intime, et dans la chambre tiède
tu listes
des mots
tels des flocons



9

1

tu nous tires. tu es le seau en boule, en
train de nous
– sur ce qui était il n’y a pas longtemps
de noir longuement couché, luisant
d’un doigt légèrement courbé
reposait hors de mains
et non lavé –

es-tu en train de nous tirer
marque gluante, toujours en moi,
court toujours à mes côtés, en rut un animal
avec qui je désire copuler, intolérable
LÉCHANTE VOIE,
qui vient vers moi d’un grand sourire à petit pas,
contre laquelle je reste sans armes

2

es-tu, hérissonne, en train de nous tirer de là.
tu enlèves le chardon
et ce à travers forte respiration,
de goulée excitée tu fleuris
quand doucement bouclée
ta langue à
corbeille pilote le jus vers l’intérieur,

3

es-tu en train de tirer vers le bas le jardin sombre.
le puits descend le long de corde,
les temps s'effondrent
et basculent, derrière notre maison tu atténues SON

FLOTTEMENT

NOCTURNE

tu atténues ce corps glissant.

en tablier le passé peine dans la fosse perdue,
un corps si losange claque
contre le linge, juste au-dessus tu atténues sa
langue,
tu atténues jusqu'au bredouillant des sons aigus
de ce corps de gorge
blanc, affaibli

4

ici nous reprenons la mauve et tirons, lentement, le souffle
de ce chaud et notre large ouvert, corps nôtre reposant ouvert



o

toi, nonchalance des plus tranquilles, des plus égarées dans tes rêves
parce que tu es si sûr de ta démesure, sans

aucune rugosité de démesure,

depuis quel jamais-avant-été reviens-tu, deviens-tu?

Et toi tu intimidas les soeurette, effaças les traces aquifères

(...)

tu es un acte de [] maxi-évident,

été pour lui-même ultime, or post-mental

(Andréa Zanzotto, "Tic-tac", *Météo*, pp. 49-50)

Soudain quoi — a croulé ? Pas le monde,
Non ! Lui n'a pas croulé !
Mais deux mains — suivant — l'équestre, montent
D'une enfant — sans — poupée.

Cruelle lune — aux volets s'achève.
Voilà mon premier rêve.

(Marina Tsvétaïéva, “Sur le cheval rouge”, *Tentative de jalousie*, Nrf, Poésie/Gallimard, 1999, p.107 (trad. de P. Léon et d'E. Malleret))